

L'archimandrite Grigol Peradze (1899-1942)

par Bernard DUPUY

Le Père Grigol (Grégoire) Peradze, dont nous avons cité les écrits ci-dessus à plusieurs reprises, a laissé une œuvre considérable et remarquable, qui fut brutalement interrompue par sa mort à Auschwitz à l'âge de quarante-trois ans. Magnifiquement servi par son don des langues — il possédait parfaitement une douzaine de langues anciennes et modernes —, Grigol Peradze avait fait la connaissance à Tbilissi de l'archiprêtre Korneli Kekelidze qui fut son maître en études géorgiennes, et qui cependant lui survivra de vingt années.

Après des études à Berlin, où il eut pour professeur Adolf von Harnack, Adolf Deissmann, Karl Holl et Bruno Meissner, il poursuivit ses recherches scripturaires, liturgiques et patristiques à l'Université de Bonn, où il travailla avec Paul Kahle, Anton Baumstark et Heinrich Goussemer. C'est là qu'il édita l'œuvre de Georges l'Hagiorite, qu'il traduisit en allemand, et soutint en 1926 une thèse demeurée célèbre sur le monachisme géorgien. Il traduisit aussi en français la version géorgienne de la *Liturgie de l'apôtre saint Pierre*, texte liturgique peu connu, qui a été édité depuis par H.W. Codrington.

Le nom de Grigol Peradze s'imposa alors dans tous les milieux scientifiques, en patristique, en liturgie et en histoire orientale. Invité à la Conférence de Foi et Constitution à Lausanne, il y donna une conférence remarquable. En 1929, il fonda à Paris la paroisse géorgienne sainte Nino, tenue après lui par le Père Élie Méliá, seule paroisse existant aujourd'hui encore hors des frontières de la Géorgie. Ordonné prêtre en 1931, il y célébra sa première liturgie. Nommé professeur à l'Institut orthodoxe de Varsovie, aujourd'hui dirigé par le Père Henryk Paprocki, il mena cette tâche nouvelle de front avec celle de directeur de séminaire à l'Université de Varsovie, et avec des cours à Oxford et à Paris. Cela ne l'empêcha pas de poursuivre une inlassable quête de documents en Roumanie, au mont Athos, en Grèce, en Bulgarie, à Vienne et à Jérusalem, d'où il rapporta de nombreux et précieux manuscrits géorgiens anciens. Certains travaux qu'il avait commencés ont pu être édités encore au cours de ces dernières années.

Vint la guerre. Il apporta aussitôt son aide aux Juifs autant qu'il le put. Son bureau fut perquisitionné le 5 mai 1942 et il fut arrêté. Enfermé d'abord à la prison de Powiak à Varsovie, il fut employé quelque temps par ses geôliers comme traducteur. Son Église tenta d'user de sa maigre influence pour le sauver, mais en vain. Le 20 juin, il écrivit une lettre à ses supérieurs dans laquelle il est visible qu'il ne se faisait aucune illusion sur le sort qui l'attendait. Fin novembre, il fut transporté à Auschwitz et il fut sans délai envoyé à la chambre à gaz, le 6 décembre, à 16 heures 45. En 1945, un rescapé d'Auschwitz, témoin de sa fin, a rapporté qu'il avait, comme le Père Maximilien Kolbe, comme la Mère Marie Skobkovska, pris volontairement la place d'un père de famille en s'accusant à sa place d'avoir volé du pain.

Sa vie, son œuvre, son témoignage final dans la mort ont été marqués d'une sainteté irréprochable. Sa vie et son martyre demeurent peut-être encore mal connus à Tbilissi, sans quoi ils lui auraient sans doute valu déjà d'être canonisé par son Église. Le Père Élie Mélia et le Père Henryk Paprocki, qui se sont consacrés à le tirer de l'oubli qu'il partage avec tant de victimes des camps nazis, nous ont l'un et l'autre à plusieurs reprises fait découvrir avec une émotion contenue ce témoin magnifique et méconnu de notre époque¹.

1. On peut lire en français l'article de H. Paprocki consacré à la mémoire du P. Peradze dans la *Revue des études géorgiennes et caucasiennes*, 1988, n° 4, pp. 198-230 (avec une bibliographie de 76 titres établie par le P. Élie Mélia).